

Nous pouvons donc, et sans même attendre l'extinction définitive des traités de 1815, être fiers de notre qualité de Français, en passant, rue Le Peletier, devant l'Académie impériale de Musique ! Ce théâtre, institution éminemment nationale, traité de paix permanent entre des chancelleries et des peuples très sujets à se brouiller, n'a pas été trop humilié par le Théâtre-Lyrique, entreprise particulière. Et à ce propos, voyez comme il faut peu se fier aux promesses, alors même qu'elles chantent et nous rappellent qu'en latin chanteur et prophète étaient synonymes ! On vous disait depuis un mois : Le Théâtre-Lyrique est le seul qui ait enfin compris *Don Juan* [*Don Giovanni*] ; un opéra-comique avec un dénouement fantastique et légendaire, rien de plus ; une fée mignonne, baignée dans des flots de dentelles, avec de perles au cou, des fleurs dans les cheveux et une ceinture de deuil ; une série de morceaux de courte dimension, fins, délicieux, exquis ; une fauvette qu'il convient de placer et d'écouter dans un massif d'élégans arbustes, et non pas dans une forêt. Et c'est ce chef-d'œuvre, cette immortelle fête des délicats, que vous distribuez en cinq actes, comme une grosse machine dramatique et lyrique, qui s'appellerait, par exemple, *la Juive* ou *l'Africaine* ! C'est cette idéale et sobre beauté que vous accablez sous les splendeurs tapageuses de la mise en scène, comme on écraserait une jolie femme sous un excès de toilette et de parure ! Vous allez voir : nous ramènerons *Don Juan* [*Don Giovanni*] à ses proportions véritables : deux actes ; point de falbalas ou d'accessoires inutiles ; ce qu'il faut pour que le charme persiste jusqu'au bout sans la moindre nuance de fatigue. Tout notre luxe – le luxe des gens d'esprit qui ne sont pas millionnaires, - résidera dans le soin extrême que nous allons mettre à monter, à ciseler, à sertir chacun de ces joyaux dont un seul payerait la rançon d'un roi et les charités d'une reine. Toute notre magnificence – et celle-là en vaut bien une autre ! – sera de vous renvoyer frais, contents, dispos, prêts à recommencer, n'ayant savouré de la jouissance musicale que cette fleur qui laisse les épines au fond du bouquet, ce nectar qui laisse la lie au fond du vase. Du haut du ciel, de ce ciel de la poésie et de l'art où il forme avec Virgile, Raphaël et Racine un merveilleux quatuor, Mozart sera satisfait : il se dira que, pour la première fois peut-être, sa musique enchanteresse aura charmé tout le monde, sans causer à personne une velléité de lassitude ou de mécompte.

Voilà le programme ; voici la réalité : Annoncé pour sept heures et demie, commencé à huit, le nouveau *Don Juan* [*Don Giovanni*] a fini à une heure moins un quart. Divisé sur l'affiche en deux actes, *Don Juan* [*Don Giovanni*] a eu, dans le fait, quatre entr'actes aussi longs que ceux de l'Opéra. Or, l'admiration doit avoir ses franchises comme la critique, et, dans un temps où l'on manque de respect à Dieu, à Jésus, à l'Esprit-Saint et aux Apôtres, il serait curieux que l'on fût traité de sacrilège pour avoir risqué quelques vérités à propos de *Don Juan* [*Don Giovanni*]. Il y a trois remarques qui sautent aux yeux ou à l'oreille, et que, sauf le respect musical, cette variante du respect humain, auraient affirmées, mardi soir, tous les dilettantes, sur cette place du Châtelet, où régnèrent autrefois la question et la torture : la première, c'est que le public parisien, soit aux Italiens, soit à

l'Opéra, soit au Théâtre-Lyrique, se donnera toujours une peine extraordinaire pour être ravie de *Don Juan* [*Don Giovanni*], sans parvenir jamais à y éprouver autre chose qu'une alternative de plaisir et d'ennui. La seconde, c'est que, en exceptant l'effet de terreur personnifié dans le rôle de la statue et dont la condition essentielle est d'être court, la fin du chef-d'œuvre de Mozart est inférieure au commencement ; malheur qu'il partage, du reste, avec *Guillaume Tell*, *Il Barbiere* [*Il Barbiere di Siviglia*], *la Dame Blanche* et autres merveilles de mélodie tragique ou joyeuse. La troisième, c'est que, du moment que vous me condamnez à six heures de stalle forcée, un joli ballet indiqué par la situation, quelques beaux décors et d'autres petites superfluités nécessaire ne gêneraient rien aux délices de la soirée. Point de milieu en pareil cas : ou la sobriété d'ajustement du Théâtre-Italien, la certitude d'être couché avant minuit et de ne pas scandaliser son concierge ; les deux actes traditionnels avec changements *à vue*, naïvement opérés par un machiniste primitif ; l'absence préméditée et consentie de tout plaisir des yeux, de toute illusion scénique, de toute décoration supportable ; l'idéal réduit ou élevé à sa plus pure expression, enfermé tout entier dans le creux de la main de Mozart ; et avec tout cela, une volupté ineffable, quand madame Frezzolini jouait dona Anna, quand Garcia jouait don Juan [*Don Giovanni*], quand Rubini chante Ottavio ; ou bien s'emparer de toute ce que comporte ce magnifique sujet en fait d'élégances, de costumes, d'étoffes de soie et de velours, de toiles riantes ou funèbres, de châteaux dessinant leurs blanches façades et leurs sveltes balustrades sur un parc aux mystérieuses profondeurs, de salles ruisselantes d'or et de lumières, de clairs de lune se jouant sur des tombes, de balcons brodés à jour au-dessus d'un portail plein d'ombres ; de danses andalouses agitant leurs mantilles ou leurs castagnettes à la clarté de mille candélabres ; toutes choses qui, sans être inhérentes au poème ou à la partition de *Don Juan* [*Don Giovanni*], servent de cadre naturel au Sardanapale de la séduction, au Balthazar de la galanterie ; favori d'Astarté averti par les anges, châtié par les démons, héros d'alcove brisé contre la pierre d'un sépulcre.

Il y a plus. Puisque vous m'accordez qu'en France jamais l'Anglais ne régnera, mais aussi que jamais une partition, fût-elle divine, ne réussira complètement si l'on n'apporte à l'invention ou à l'arrangement du poème quelques-uns des plus fins secrets du métier, vous me permettez bien, n'est-ce pas ? de continuer mes hérésies. Dans les dernières parties de *Don Juan* [*Don Giovanni*], l'intérêt languit : les personnages vont, viennent, sortent, rentrent et se répètent. Une fois que la statue du Commandeur [Commendatore] a paru et a parlé, tout est dit : le dénouement lui appartient ; la lutte se résume entre don Juan [*Don Giovanni*] et le spectre. Zerline [Zerlina] et Masetto ennuient, Leporello bâille, Elvire [Elvira] s'enrhume, Ottavio rabâche, Anna crie, le souffleur halète, la rampe fume, le malaise passe de la coulisse sur la scène, et de la scène dans la salle. Les belles rêveuses qui s'épanouissent aux premières loges et que le *la ci darem la mano* vient de bercer de ses caresses, sentent les douze griffes de minuit dessiner sous leurs yeux charmans un léger cercle de bistre, déranger

l'artifice de leur coiffure, égratigner le satin de leurs joues et de leurs épaules, et érailler çà et là leur poudre de riz. Le ravissement de la première heure n'est plus que du plaisir ; le plaisir se change en indifférence, l'indifférence en courbature. Eh bien ! je crois sincèrement que, profanation pour profanation, il vaudrait mieux pratiquer d'adroites coupures, supprimer deux ou trois tableaux insignifiants, nous faire arriver immédiatement du cimetière où la statue du Commandeur [Commendatore] a accepté l'invitation de Don Juan [Don Giovanni] à la scène du festin où elle va être comme le Dieu d'Israël, trouvée fidèle à toutes ses menaces. Oui, mieux vaudrait ces intelligens coups de bistouri que ce péril ou ce malheur suprême : exposer Mozart à nous fatiguer de ses beautés, comme d'autres nous fatiguent de leurs platitudes !

Et puis, qu'est-ce donc que cet épilogue qui nous demande un quart d'heure de plus, le quart d'heure de disgrâce ? Don Juan [Don Giovanni] mort, le Commandeur [Commendatore] remonté sur son piédestal, la pièce est finie. Que signifie cette manière d'idylle, qui ramène sur le devant de la scène les personnages survivans, en leur faisant perdre du coup l'auréole de l'idéal et du fantastique, miracle du génie de Mozart ? Ce morceau supplémentaire fait partie, nous dit-on, du manuscrit original confié au Théâtre-Lyrique par Mme Viardot. Tant pis ! Par cela même que *Don Juan* [Don Giovanni] est consacré, que tous les mélomanes le savent par cœur, cette scène, si authentique qu'elle soit, paraîtra toujours suspecte ; elle fera l'effet d'une *rallonge* de bois blanc, ajustée tant bien que mal à une table en bois de cèdre.

Passons maintenant aux détails de l'interprétation. Elle a été, sur plusieurs points, supérieure à celle de l'Opéra, mais il y a eu des compensations... en sens contraire. Votons d'abord la grande médaille d'honneur, sans revers, à Mlle Nilsson, la plus poétique, la plus bonde, la plus idéale, la plus germanique, la plus délicieuse des Élvire [Élvira]. Le rêve de Mozart réalisé, ce personnage sacrifié devenant le plus intéressant de tous, une harmonie enchanteresse entre cette figure, cette voix et cette musique, voilà Mlle Nilsson dans *Don Juan* [Don Giovanni]. On ne sait pas comment la louer ; il faudrait une louange ailée, vaporeuse, aérienne, azurée. Cette beauté a des airs de vision. Ce regard bleu parle d'in- // [2] // fini [d'infini] ; ouvert sur le monde réel, il voit le monde invisible. Ces notes hautes ne sont pas terrestres ; elles ressemblent à l'écho d'une sphère supérieure, intermédiaire entre la mort et la vie, d'où les pâles victimes de Don Juan [Don Giovanni] reviennent raconter leurs peines. Grâce à Mlle Nilsson, parfaitement secondée par M. Michot et Mme Charton [Charton-Demeur], le sublime *trio* des masques, qui passe à l'Opéra presque inaperçu, a eu un succès immense.

Je n'étonnerai personne en disant que Mme Miolan Carvalho a été très supérieure à Mlle Battu et a chanté en perfection les divers morceaux dont se compose le rôle de Zerline [Zerlina]. Mais est-ce bien Zerline [Zerlina], l'Eve

de village, pour qui la pomme se change en pourpoint de velours et le serpent en grand d'Espagne, la belle enfant naïve et coquette, qui a le goût de la faute et le courage de la résistance ; surprise plutôt que vaincue, éblouie plutôt que subjuguée, et se faisant tout pardonner à force de fraîcheur et de jeunesse ? Deux fois, nous avons cru voir et entendre Zerline [Zerlina] en personne : il y a trente ans, elle se nommait Mme Malibran ; il y a trente-six jours, elle s'appelait Mlle Patti : Mme Carvalho [Miolan-Carvalho] est une virtuose d'un style merveilleux et d'un incomparable talent.

M. Michot ajoute un nom de plus à la liste déjà nombreuse des Ottavio impossibles. En le regardant, on se demande si dona Anna n'est pas myope, ou si, revenue de son désespoir filial, elle ne sera pas tentée d'appliquer le vieux proverbe : « à quelque chose malheur est bon », à la scène nocturne dont le souvenir la sépare de son fiancé. Mais, du moins, M. Michot chante en conscience ce rôle qui pourrait être si beau et qui était littéralement éborgné par M. Naudin. Digne, dans le trio des masques, de ses deux vaillantes partenaires, le nouvel Ottavio a supérieurement dit une romance qui a sans doute été retrouvée aussi dans le manuscrit de Prague, et il a failli être excellent dans *Il mio tesoro*. En somme, autant M. Naudin avait mérité de mauvais points, autant M. Michot mérite de bonnes notes, et il est en fonds pour nous les rendre.

Puisque nous en sommes aux termes de collègue, je propose l'*ex-oequo* entre Mme Charton [Charton-Demeur] et Mme Saxe [Sasse], entre MM. Troy et Obin, et entre les deux Mazetto [Masetto], dont le nom m'échappe. Voici maintenant le chapitre des infériorités. Dans le personnage du Commandeur [Commendatore], M. Depassio ne vaut pas M. David. Dans le rôle redoutable de don Juan [Don Giovanni], M. Barré, – et l'on devait s'y attendre, – reste bien au-dessous de M. Faure. La voix de M. Barré est moëlleuse, fraîche, sympathique et charmante ; mais quelle imprudence, quand on n'a jamais chanté à Paris, de choisir pour ses débuts le rôle le plus écrasant de tout le répertoire lyrique ; un rôle où il ne suffit pas de dire avec grâce quelques phrases exquises, de faire reluire dans le demi-teinte quelques perles de mélodie ; où il faut constamment tenir la scène, dominer la situation, traiter de puissance à puissance avec le ciel et l'enfer, opposer un front d'airain aux anathèmes et aux coups de foudre, être grand seigneur des pieds à la tête, déployer d'autant plus de verve et d'audace que l'on accumule contre soi plus de vengeances terrestres et divines ! Un mauvais sujet timide n'a plus ni raison d'être, ni excuse ; don Juan [Don Giovanni] damoiseau et mignard est un contresens comme Brutus dameret. Le débutant a l'air de demander d'avance aux hommes qu'il va pourfendre et aux femmes qu'il va séduire, pardon de la *liberté grande* : ce serait assez, pour le confondre et le punir, d'une miniature de dona Anna, d'une statuette du Commandeur [Commendatore], et d'une Elvire [Elvira] du Gymnase enfantin.

Au reste, au lieu de critiquer M. Barré, je devrais lui prodiguer éloges et remerciements : il justifie, il personnifie ma thèse sur don Juan [Don

Giovanni], le plus amplifié et le plus calomnié des héros de poème, de drame et d'opéra. C'est à don Juan [Don Giovanni] que l'on pourrait dire : « Comme vous seriez corrompu, si vous n'étiez si innocent ! » Il y a des chasseurs riches qui achètent le lièvre ou les perdrix dont se gonfle leur gibecière ; il y en a qui payent leur garde pour crier sur les toits qu'ils ont fait un massacre de canards sauvages ou de bécasses : soyez assuré que don Juan [Don Giovanni] use d'un moyen pareil, et que, sur le total des gages qu'il doit à Leporello, ou pourrait prélever une somme ronde, affectée à la rédaction et à la lecture de cette fameuse liste de maîtresses qui n'ont jamais existé. Ce grand artiste en séductions ressemble aux peintres qui n'ont qu'un procédé et qui recommencent toujours le même tableau, noble, jeune, riche, beau ; il épouse ou il promet d'épouser ; ce qui donne une assez pauvre idée de cette puissance de fascination chantée par les fantaisistes, les rêveurs, les rhétoriciens et les poètes. Derrière la coulisse et à l'état de récit de Théramène, le monstre a fait des milliers de victimes. Sur la scène, nous ne voyons que dona Anna qui ne peut pas le souffrir. Elvire [Elvira] à laquelle il s'est sottement lié par un contrat de mariage, Zerline [Zerlina] qu'il est trop facile d'éblouir à l'aide du contraste entre un manteau de cour et une veste de paysan ; plus, une femme de chambre et une villageoise qui lui donne Leporello pour rival : maigre régala, dont se contenterait à peine le dernier sous lieutenant de la grande armée des hommes à bonnes fortunes ! Ce roué est un nigaud : il aime à voyager, il a étendu jusqu'en Turquie ses ravages galants ; et, après le meurtre du Commandeur [Commendatore], après sa lutte avec dona Anna, qui ne peut pas manquer de le reconnaître, certain d'être poursuivi et rattrapé par Elvire [Elvira], il reste dans le pays, sur le théâtre même de ses équipées ! il tourne sans cesse dans le même cercle, tiraillé et ballotté d'un personnage à l'autre, et quand il s'agirait de sortir d'embarras, montrant une stérilité d'imagination, une disette d'expédients, à faire sourire le plus ingénu des alguazils. Quel dommage que ce bon jeune homme ait été si méchamment mis à mort par le commandeur [Commendatore] ! Nous l'aurions vu à soixante ans, dans une douillette ouatée, avec un bonnet de soie noire, marguillier de sa paroisse, perclus de rhumatisme, émaillant sa conversation de souvenirs anacréontiques et racontant ses prouesses amoureuses à ses petits-neveux, lesquels le traiteraient de radoteur, et auraient parfaitement raison.

On me demande l'effet que produisent les lambeaux de dialogue Molière, substituée aux récitatifs : à peu près l'effet que produit la prose de Beaumarchais dans *il Barbiere* [*Il Barbiere di Siviglia*] adapté à la scène française ; un assaisonnement qui ne gâte rien, mais dont on ne s'aperçoit guères. A propos du *Don Juan* [*Don Giovanni*] de l'Opéra, j'ai essayé de prouver que le génie de Molière et celui de Mozart étaient deux éléments réfractaires ; je ne crois pas m'être trompé. M. de la Palisse dirait que deux instruments, également admirables, mais jouant dans un ton différent, forment une dissonance. A ce point de vue, la verve mordante de Beaumarchais s'accorde mieux avec la mélodie moqueuse de Rossini que la comédie réaliste de Molière avec la poésie idéale de Mozart. Décidément, je

préfère à cette espèce de pastiche les récitatifs si élégants, si *don Juanesques*, d'Emile Deschamps et Henri Blaze.

On le voit, il y aurait paradoxe et parti pris à trop rabaisser ou à trop exalter l'une des deux interprétations au profit et aux dépens de l'autre. Le mieux est de renvoyer, comme on dit au Palais, les parties *do à do*, frais et dépens compensés. L'essentiel, pour les spirituels arrangeurs de ce troisième *Don Juan* [*Don Giovanni*], est de supprimer au moins un entracte, de hâter les lenteurs des derniers tableaux, de *déblayer* ce qui précède et ce qui suit la terrible poignée de main du convive de pierre, de ne pas faire durer le chef-d'œuvre deux heures de plus qu'au Théâtre-Italien. Songez donc, c'est si injuste, la migraine ! et, encore une fois, quel chagrin pour nous, quel désastre pour l'art, quel schisme pour l'orthodoxie musicale, quel deuil ajouté aux tristesses de la politique, aux inquiétudes de la guerre, aux embarras de la finance, aux détresses de l'agriculture, au départ pour Bruxelles de l'élite de la société française, si, un de ces soirs, quelque malfaiteur en *mi bémol* ou en *la mineur* arrêta à une heure du matin, sur le boulevard de Sébastopol, les échappés du Théâtre-Lyrique, et leur prouvait, montre en main, que *Don Juan* est un opéra merveilleux, exquis, suave, divin, ineffable, céleste, éthéré, délicieux, adorable, mais... un peu ennuyeux !

P.S. Hier soir, à l'Opéra, devant une salle très brillante, après mutilation et massacre d'un opéra intitulé *Guillaume Tell*, par un quidam nommé Rossini, joli succès de Mlle Granzow dans le charmant ballet de *Giselle*.

*LA GAZETTE DE FRANCE, 13 mai 1866, [pp. 1-2].*

Journal Title: LA GAZETTE DE FRANCE  
Journal Subtitle: JOURNAL DE L'APPEL AU PUBLIC  
Day of Week: Sunday  
Calendar Date: DIMANCHE 13 MAI 1866  
Printed Date Correct: Yes  
Volume Number:  
Year: 236<sup>e</sup> ANNÉE  
Series:  
Pagination: [1 à 2]  
Issue: Livraison du 13 mai 1866  
Title of Article: FEUILLETON DE LA GAZETTE DE FRANCE  
DU 13 MAI 1866  
Subtitle of Article: Semaine littéraire... et Musicale  
*DON JUAN AU THÉÂTRE-LYRIQUE*  
Signature: ARMAND DE PONTMARTIN  
Pseudonym:  
Author: Armand de Pontmartin  
Layout: Front-page feuilleton  
Cross-reference: